MON FRÈRE, LE DJIHAD, DAECH ET MOI

Magali Serre
& Fatma A.

Seuil

MON FRÈRE, LE DJIHAD, DAECH ET MOI

MAGALI SERRE ET FATMA A.

MON FRÈRE, LE DJIHAD, DAECH ET MOI

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe*

ISBN 978-2-02-156363-4

© Éditions du Seuil, janvier 2025

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Simon Fieschi

Préface

C'est un ensemble d'immeubles HLM de neuf étages situé rue de la Moselle, dans le 19e arrondissement de Paris, à quelques pas du canal de l'Ourcq bordé aujourd'hui de bars et de restaurants depuis la gentrification du quartier et l'aménagement des berges pour accueillir Paris Plages. C'est là que, en septembre 2005, j'ai sonné sur le bouton de l'interphone au nom de « el Hakim », le nom de famille d'un jeune Franco-Tunisien impliqué dans une filière d'acheminement de combattants djihadistes en Irak sur laquelle j'enquêtais en tant que journaliste.

Boubaker el Hakim était considéré comme l'un des piliers de ce réseau, constitué d'une quinzaine de personnes et surnommé « la filière des Buttes-Chaumont ». Il était en prison, en attente de son procès ; j'espérais interviewer sa mère ou un membre de sa famille résidant à cette adresse. Personne n'avait répondu.

Peut-être ce jour-là aurais-je pu entrer dans la cour de l'immeuble et entrevoir, sur l'un des balcons de la résidence, une jeune fille de 13 ans revêtue d'un voile intégral qui vivait cloîtrée avec sa famille : Fatma, la demi-sœur cadette de Boubaker el Hakim.

Une ombre noire à laquelle policiers et agents des renseignements faisaient à peine allusion dans leurs procès-verbaux d'interrogatoires et de surveillance. Elle était considérée comme une figurante dans le paysage salafo-djihadiste du quartier ; tout au plus une victime consentante de son demi-frère et de sa mère, engagés dans un processus de radicalisation religieuse dont les mécanismes étaient encore mal identifiés. Personne ne percevait alors Fatma comme une enfant qu'il aurait fallu extraire d'un milieu familial toxique et dangereux.

En ce début des années 2000 en France, le phénomène djihadiste était appréhendé comme une démarche individuelle de quelques individus – masculins pour la plupart – triés sur le volet par l'organisation terroriste Al-Qaïda. L'idéologie gagnait pourtant au sein de familles entières ; un seul membre – Boubaker el Hakim ou, à la même période, les frères Clain[1] à Toulouse – convertissait à sa cause frères, mères, sœurs, épouses et beaux-frères qui rejoindraient pour certains dix ans plus tard l'État islamique en Syrie.

1. Fabien et Jean-Michel Clain, les voix de la revendication des tueries du 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis.

Près de vingt ans ont passé, la filière des Buttes-Chaumont a fourni son contingent de terroristes, tel Chérif Kouachi, auteur, avec son frère Saïd, de l'attentat contre la rédaction de *Charlie Hebdo* en janvier 2015, ou Peter Cherif, membre d'Al-Qaïda en Irak puis au Yémen, soupçonné d'avoir supervisé l'attaque du journal satirique. Quant à Boubaker el Hakim, il a connu l'itinéraire d'un vétéran du djihad, semant assassinats et attentats meurtriers jusqu'à devenir le plus haut cadre français de Daech.

J'ai retrouvé la trace de sa sœur, Fatma. Elle s'était exprimée pour la première fois dans un podcast[1] réalisé par la journaliste Céline Martelet. Loin de Paris et du 19e arrondissement, j'ai sonné à l'interphone de son immeuble. Elle m'a ouvert la porte, cette fois nous avions rendez-vous.

Fatma n'est plus une ombre noire soumise à son demi-frère, elle est une femme pleine d'humour, lumineuse. Une dissidente au regard du parcours de ses proches. Son destin chaotique croise sans jamais s'y mêler un pan de l'histoire du terrorisme depuis la fin des années 1990.

Dès notre première rencontre, l'idée de ce livre s'est imposée comme une évidence. Fatma voulait raconter ce qu'elle a vécu pour mieux s'en détacher,

1. « 75019 Daech », de Céline Martelet. Podcast produit par Paradiso Media.

vivre librement, loin des violences infligées par son demi-frère et de l'idéologie djihadiste qui a happé les siens, des traumatismes dans lesquels elle aurait pu sombrer. Son instinct la porte à se livrer sans filtre, ce même instinct qui lui a permis de survivre, n'éludant aucune contradiction, aucune lâcheté ou renoncement.

Son récit est précieux, il traite de l'intime, de la famille, cet angle mort du phénomène djihadiste. Il éclaire sur la place et le rôle des femmes ; ces mères, épouses, sœurs de terroristes, qui se sont ralliées à leur cause, par conviction, obligation ou résignation.

Celles qui, comme Fatma, ont résisté et fui leur milieu familial pour ne pas disparaître à leurs propres yeux s'expriment très peu publiquement. La peur des représailles, la crainte de ranimer un passé douloureux avec lequel elles ont rompu. Oui, il en faut du courage pour ne pas se taire. Parler, c'est aussi risquer de se retrouver à nouveau associées à ce milieu djihadiste dont elles ont eu tant de mal à s'extraire.

Alors, écoutons Fatma.

CHAPITRE 1

Gav 1

Je flotte, soulevée par des bras anonymes, suspendue un instant au-dessus du canapé, encore dans mon sommeil. Je n'ai aucune idée de l'heure, je me suis endormie tard hier soir après avoir fumé un narguilé devant la télé. Est-ce que je rêve ?

Brutalement, je retombe sur le ventre, plaquée au sol, je sens le froid du métal des menottes qui se referment sur mes poignets. Les cris de mes colocataires parviennent à mon cerveau embrumé, puis le claquement des portes, les ordres proférés par des voix inconnues. C'est un cauchemar ? À nouveau, les bras me saisissent et me transportent tel un paquet sur le même canapé où ils m'assoient sans ménagement. J'ouvre les yeux.

Une dizaine de policiers habillés de noir, cagoulés et armés, ont envahi mon appartement et en fouillent les moindres recoins. La porte d'entrée, blindée, gît sur le sol, je réalise que je ne l'ai pas entendue céder sous les coups de bélier.

Instinctivement, je hurle : « Pourquoi êtes-vous là, qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi moi ? » Indifférents à mes protestations, ils ne me jettent pas un regard.

Il est à peine 6 heures du matin ce 6 décembre 2016, mes idées se télescopent. J'ai 26 ans, je suis née en France, je travaille au rayon boulangerie d'un supermarché du 16e arrondissement de Paris, je n'ai rien à me reprocher, rien.

En pyjama, les mains menottées dans le dos sous la surveillance de policiers armés jusqu'aux dents, je pense à lui, je l'ai à l'esprit depuis la première seconde de mon réveil en fanfare.

Un homme assis non loin de moi, le seul à ne pas porter de cagoule, plonge son regard dans le mien, il m'inspire confiance au milieu du chaos de mon salon. Il tient un dossier entre les mains qu'il feuillette, j'aperçois furtivement la photo noir et blanc de ma sœur aînée, Yasmina. Mon pressentiment se confirme.

« Madame Fatma A., vous êtes placée en garde à vue pour association de malfaiteurs à caractère terroriste. »

Ses mots claquent comme une condamnation, je m'enfonce dans le fauteuil. Mon frère Boubaker a encore braqué ma vie.

Ce n'est plus la peine de protester, ça ne servira à rien, mon destin est scellé. Je suis la sœur de Boubaker el Hakim, personnage clé de la filière des Buttes-Chaumont au début des années 2000 à Paris. L'un des terroristes djihadistes les plus recherchés au monde, le

plus haut cadre français de l'État islamique en Syrie et au Levant, la terreur en personne. Alors qu'importe pour ces policiers si ce frère haï me ruine l'existence depuis ma plus tendre enfance, me hante, me poursuit telle une malédiction, ce jour-là, je n'ai guère de doute, je vais payer pour lui.

La perquisition se termine, une femme m'encourage à prendre quelques affaires avec moi, un manteau, il fait froid, trois ou quatre changes… Comment ça, trois ou quatre ? On m'emmène où ? Pour combien de temps ?

L'immeuble bruisse des murmures réprobateurs des voisins sur leur palier, dehors tout le quartier est bouclé. Les policiers me maintiennent la tête en bas et me guident, menottée, vers la sortie, je croise de biais le regard d'un enfant sur sa trottinette avant qu'ils m'embarquent à l'arrière de l'une de leurs voitures. Il se vantera certainement auprès de ses copains d'avoir croisé la plus grande terroriste de France.

Au milieu de la banquette, encadrée par deux agents sur le qui-vive, armes au poing, j'aperçois Paris défiler toutes sirènes hurlantes. Le dispositif policier déployé en mon honneur est impressionnant, pensent-ils vraiment que Daech va attaquer le convoi pour me libérer ? L'idée est si grotesque, je parviens presque à en sourire. Jamais mon frère ne tentera quoi que ce soit pour m'aider.

Nous traversons le périphérique, l'un des policiers m'enfile un sac en papier sur la tête. Je ne vois plus, mais je sens la voiture s'engouffrer dans un immeuble

puis descendre en tournant, encore et encore, pour finalement s'arrêter. Le policier m'ôte le sac, nous sommes dans les sous-sols du siège de la DGSI, les services de renseignement intérieur français.

Une cellule sans fenêtres, éclairée par des néons blancs, m'attend. Des toilettes en inox, un lit rivé au sol pour éviter toute tentative de suicide, une trappe par laquelle on m'introduit une gamelle, conçue pour que je ne puisse pas me saisir du bras qui me la sert. Ce dernier détail me plonge dans une angoisse profonde : les meilleurs enquêteurs de France pensent donc que je suis capable de tuer.

Cela peut paraître ridicule, mais à cet instant j'en suis persuadée : je ne ressortirai plus jamais. Qui pourrait m'aider ?

Je n'ai personne à Paris, mon mari, dont je suis séparée et en très mauvais termes, est en Tunisie avec mes deux enfants que j'essaie depuis des mois de rapatrier en France. Ma sœur aînée est en garde à vue dans les mêmes locaux que moi, j'ai lu son nom sur un tableau blanc accroché dans le bureau des entrées. Ma mère et mon frère Ali[1] sont à Raqqa, en Syrie, ils ont rejoint l'État islamique dans les pas de Boubaker. Mon père ? Je n'ai pratiquement aucune nouvelle, il vit depuis des années en Tunisie.

1. Les prénoms ont été modifiés par souci de sécurité et de respect de la vie privée, à l'exception des personnes décédées ou dont les noms ont été largement diffusés dans la presse.

Nul ne sait que je suis là, nul ne préviendra un avocat. Je m'effondre sur le lit et je pleure comme une enfant.

« Nom, prénom, lieu de naissance. » L'homme assis il y a quelques heures dans mon salon entame mon audition.

Mes souvenirs de ces quatre jours passés face à lui dans un bureau aveugle aux murs blancs, ponctués par les retours dans ma cellule, les rares moments de sommeil et les crises de panique, sont parcellaires. Il ne me reste que des flashs, conséquence peut-être du traumatisme subi par cette entreprise de destruction psychologique conçue pour instiller la peur et obtenir mes aveux.

Mon confesseur n'est pas méchant, ni violent, il ne hausse jamais la voix, il m'accompagne, m'encourage, m'aide à fouiller ma mémoire à la recherche du moindre détail. « Reprenez calmement, respirez, nous avons tout notre temps », me rassure-t-il régulièrement.

Emportée par des vagues de sanglots et d'effroi, je ne veux rien lui cacher, et même si je le souhaitais, je n'en ai pas la force. Je plonge dans mon passé, je remue, j'extrais et je vomis tout cela dans le désordre, les larmes et la colère.

Il saura tout, y compris la vérité que je me cachais jusqu'alors. Le voile intégral à 11 ans imposé par mon frère, ma déscolarisation sans qu'aucun service social

s'en émeuve. Les coups, les menaces, mon mariage forcé organisé par Boubaker depuis sa cellule de la prison de Villepinte. Ma séquestration en plein Paris par mon « mari », un djihadiste dont l'énoncé même du nom provoque la surprise de mon interlocuteur, les viols, ma fuite…

Ce policier de la DGSI pense avoir devant lui la sœur du djihadiste Boubaker el Hakim, cette jeune femme qui, comme le reste de sa famille, aurait fait allégeance à ses idées totalitaires et à ses projets mortifères.

Au bout de mes quatre-vingt-seize heures de garde à vue, j'ai l'espoir qu'il comprendra. Il a devant lui Fatma, une femme qui a résisté seule à son terroriste de frère.

CHAPITRE 2

Photo de famille

En quoi suis-je si différente de Boubaker, de mes frères, de ma sœur, de ma mère ? Quelles ressources ai-je trouvées en moi pour emprunter un autre chemin ?

Il n'est pas un jour où je ne me pose ces questions. Je fouille compulsivement les tiroirs de ma mémoire d'où j'extrais les photos d'« avant », celles qu'il me reste, prises à une époque où ma mère organisait des dîners avec des amis, hommes et femmes réunis, où l'alcool circulait lors des mariages de nos proches, où Boubaker posait, droit et souriant, au milieu de la cour de son collège, aux côtés d'autres élèves.

Il me reste si peu de traces matérielles de cette vie, Boubaker a méticuleusement déchiré puis détruit pratiquement toutes ces photos où il apparaissait, en particulier celles capturées devant le sapin de Noël. Cet arbre aux guirlandes lumineuses autour duquel nous affichions nos joies enfantines était devenu pour

lui *haram*[1], symbole de mécréance et de perdition. À croire que seul son dieu devait éclairer son existence et s'imposer aux nôtres.

Oui, lorsque je nais en 1991 à Paris, dernière d'une fratrie de cinq enfants issus de trois pères différents, l'idéologie djihadiste ne nous a pas encore happés, nous fêtons Noël dans notre minuscule appartement du 12e arrondissement.

Chaque année, ma mère nous habille pour l'occasion : je porte une jolie robe et des chaussures vernies, mes frères, des chemises soigneusement repassées. Jamais elle n'a eu l'idée que cette célébration, destinée à nous gâter de cadeaux et de sucreries, puisse s'opposer à notre croyance en l'islam.

Elle nous élève seule dans une pauvreté dont je n'ai alors pas conscience. Dans le salon, la chambre et la cuisine de ce logement insalubre, nous nous organisons comme nous pouvons pour dormir : Ali, ma mère et moi sur des matelas à même le sol qu'elle installe le soir à l'heure du coucher, Boubaker et Redouane, les garçons les plus âgés, se partagent la chambre sur des lits superposés. L'appartement est infesté de cafards ; à quatre pattes, je joue avec eux pour passer le temps.

Ma mère, Habiba, a échoué dans cet appartement aux murs rongés par l'humidité après avoir suivi le

1. Mot arabe ayant le sens d'interdiction (interdit, illégal, illicite) ou de sacré.

parcours chaotique d'une immigrée fuyant la misère sans jamais s'en défaire.

Elle était originaire du nord de la Tunisie, d'une famille dénuée de tendresse dont le père, très autoritaire, imposait le silence à chacun de ses membres.

Ses deux frères s'étaient engagés très jeunes dans le parti d'opposition islamiste Ennahdha, ce qui leur valut des années de prison sous le régime dictatorial de Ben Ali. Habiba et ses deux sœurs ont fui ce milieu dès qu'elles ont pu, multipliant les petits boulots de cuisinière et de femme de ménage, jusqu'à ce qu'elles soient engagées toutes trois comme domestiques par Wassila Bourguiba, la femme du président.

C'est durant cette période que ma mère a connu son premier amour, un étudiant avec qui elle s'est mariée civilement. Ils eurent une petite fille, morte à sa naissance. Deux ans plus tard, elle divorçait. Ce drame a certainement pesé sur le parcours heurté qu'elle a suivi par la suite.

Alors qu'elle accompagnait Wassila Bourguiba en voyage à Paris, ma mère a décidé de rester illégalement en France. Là, elle s'est mariée à nouveau, à trois reprises, avec des hommes plus âgés qu'elle a rencontrés à la mosquée et avec qui elle est restée le temps d'accoucher de cinq autres enfants. Des mariages religieux uniquement, guidés par la nécessité de se sortir de sa galère de femme sans papier, de ne pas vivre dans la rue ou de crever de faim.

Avec son deuxième mari, un homme déjà marié et père de famille en Tunisie, elle a eu ma sœur, Yasmina. Il ne l'a jamais reconnue et l'a abandonnée à la première occasion. Yasmina en a gardé une frustration amère, un sentiment d'injustice à l'égard de nous, ses cadets, et un énorme besoin d'affection et de reconnaissance vis-à-vis de ma mère.

Puis vint rapidement le troisième mari d'Habiba, le père de Boubaker et de Redouane, un Tunisien déjà âgé à la petite barbe blanche et aux yeux bleus. Un bel homme, pourrait-on dire, un vieillard irascible et jaloux aussi. Avec lui, ma mère vivait recluse dans une chambre de bonne délabrée et sans fenêtres.

Il n'acceptait pas la présence de Yasmina, lui interdisait d'approcher ses deux fils. Après une scène de ménage particulièrement violente, ma mère s'est retrouvée à la rue avec mes trois frères et sœur. Ils ont été logés ponctuellement dans des hôtels miteux, partageant la soupe populaire des SDF et dormant parfois dehors alors que Redouane ne marchait pas encore.

C'est dans cette situation de dénuement qu'elle a rencontré mon père et celui d'Ali, son quatrième époux, à la mosquée Omar de la rue Jean-Pierre-Timbaud dans le 11e arrondissement. Je l'apprendrai plus tard, cette salle de prière est restée dans les mémoires comme le bastion parisien de l'islam radical. Boualem Bensaïd, l'un des organisateurs de l'attentat de Saint-Michel en 1995, s'y rendait régulièrement.

Au cœur de Belleville, entourée de boutiques halal, de librairies spécialisées dans la vente de littérature intégriste et de vêtements religieux tels que les *niqabs* et autres voiles intégraux, la salle de prière était, début 2000, le QG des réseaux terroristes organisant des départs vers l'Afghanistan ou fomentant des attentats, vite déjoués par les services de renseignement. Depuis l'expulsion du territoire français de son imam tunisien, Mohammed Hammami, accusé d'avoir « valorisé le djihad violent, proféré des propos antisémites et justifié le recours à la violence et aux châtiments corporels contre les femmes[1] », la mosquée Omar a retrouvé un quotidien paisible. En 2015, après les attentats terroristes de *Charlie Hebdo* et de l'Hypercasher, elle affichait sur sa façade : « Not in my name[2]. »

Au début des années 1990, mon père était un proche de l'imam Hammami, ils étaient tous deux adeptes du Tabligh, un mouvement de prédication en pleine expansion qui prône une pratique rigoriste de l'islam. Mon père avait vingt ans de plus que ma mère, il était déjà marié en Tunisie et avait d'autres enfants, tous adultes, deux d'entre eux suivaient des études islamiques au Pakistan. À Paris, il ne souhaitait pas s'embarrasser d'enfants et encore moins de pourvoir à nos besoins. Il vivait pourtant confortablement dans le

1. Communiqué de presse du ministre de l'Intérieur, mercredi 31 octobre 2012.

2. « Pas en mon nom ».

11e arrondissement, propriétaire de plusieurs boucheries halal. Il se sépara très vite de ma mère tout en acceptant de temps à autre de nous garder mon frère et moi.

À cette époque, je ne suis qu'une toute petite fille, je l'adore, il m'emmène parfois assister à la prière. Dans la mosquée, de par mon jeune âge, je suis autorisée à suivre mon père du côté des hommes, je cours dans tous les sens sous les yeux amusés des fidèles. Il m'a inscrite à des cours d'arabe, je n'y apprends absolument rien, préférant m'égayer avec les autres enfants, loin des cafards de mon domicile exigu.

Malgré nos conditions difficiles, j'ai un bon souvenir de ces premières années de ma vie. J'ai l'amour de mes parents, je joue dans la petite cour pavée de notre immeuble pendant que Boubaker et Redouane parcourent le quartier en patins à roulettes. Ma sœur Yasmina a, quant à elle, demandé à être placée dans un foyer, ses relations avec ma mère sont violentes et compliquées, elles le resteront.

Accompagnée de mon frère Ali, je passe aussi du temps chez mon père à regarder des dessins animés. Il me donne toujours un biberon de lait, il est très drôle et provoque nos éclats de rire avec sa grosse barbe, même si parfois il part à notre poursuite avec un bâton pour nous corriger.

À la maison, nous n'avons pas grand-chose, pour autant ma mère accueille toutes les personnes en difficulté qu'elle croise, qui n'ont nulle part où dormir ou qui ont besoin d'un repas. La porte est grande

ouverte. Elle a été hospitalière sa vie durant, peut-être parce qu'elle s'est elle-même retrouvée au cours de sa jeunesse dans une profonde précarité. Peut-être aussi parce qu'elle a une peur maladive de la solitude.

Habiba est alors une belle femme avec de grands yeux rieurs en amande, des cheveux noirs très lisses et des épaules carrées. Vue de l'extérieur, elle n'a peur de rien ni de personne. Elle a une grande gueule, ma mère, au point qu'un jour, après une dispute avec mon père qui est venu me chercher, elle le suit jusqu'à sa voiture et, de colère, casse une des vitres de ses poings.

Elle est comme ça, directe, comme un « bonhomme ». Cette force affichée ne suffit pas pour autant à masquer sa grande dépendance affective qui l'a menée à épouser trois hommes uniquement par instinct de survie.

Était-elle religieuse ? Mes souvenirs sont vagues, je suis en revanche certaine qu'elle ne portait pas le voile lorsque nous habitions seuls avec elle. Habiba pratiquait l'islam quand ça l'arrangeait, elle revêtait son *hidjab*[1] à la mosquée le temps de rencontrer ses trois maris, elle priait quand ça allait mal et qu'elle avait besoin de conjurer le sort. Si ses demandes avaient une chance d'être entendues, pourquoi s'en priver ?

Quand je repense à mes plus jeunes années, bizarrement, je ne me souviens que très peu d'Ali, de

1. Un voile couvrant les cheveux, mais laissant le visage apparent.

Yasmina, de Redouane… Ils sont comme des présences lointaines, les figurants d'un film dont l'acteur principal, Boubaker, occupe le centre de l'écran.

L'un des premiers souvenirs que j'ai de ce dernier, c'est à l'école maternelle. Je joue dans la cour et je l'aperçois derrière le grillage en train de m'observer, de me surveiller.

Il est mon aîné de huit ans, il est tel un tableau noir sur lequel on ne peut rien lire, insondable jusque dans ses yeux sombres en amande de type asiatique qu'il tient de ma mère. De petite taille, musclé et nerveux, il ne sourit pratiquement jamais. À la maison, il nous terrorise, aucun d'entre nous n'ose accrocher son regard de peur de déclencher sa fureur. Il nous frappe indistinctement malgré les efforts de Redouane, de deux ans son cadet, pour nous défendre.

Boubaker a cette haine, cette rage qui dépasse toute tentative de lui résister. Il est pourtant le préféré de ma mère, elle dépense beaucoup pour lui en vêtements de marque, sous prétexte qu'elle souhaite qu'il ne manque de rien et ne devienne pas l'un de ces petits délinquants de la porte de Charenton.

Ma mère est alors très entourée, y compris par des amis masculins, elle parvient à imposer son autorité à son fils imprévisible et violent mais, somme toute, à peine adolescent. Je ne me doute pas, moi qui vis encore accrochée à ses jupes, que demain elle se pliera à la volonté de Boubaker, sacrifiera mon enfance afin de plaire à ce fils adoré.

CHAPITRE 3

75019

« J'ai une surprise pour toi ! »

J'ai 5 ans, ma mère cache mal son excitation en se recoiffant dans le hall d'immeuble de mon père où elle est venue me chercher pour me ramener à la maison. Nous nous engouffrons dans le métro, je ne reconnais pas le chemin que nous empruntons habituellement. Soudain, nous descendons à la station Laumière, dans le 19e arrondissement. Elle me guide jusque dans une petite cité, rue de la Moselle, à deux pas du canal de l'Ourcq et non loin du parc des Buttes-Chaumont. Je découvre, au deuxième étage d'un immeuble HLM, un appartement de cent mètres carrés, avec un balcon, une grande cuisine, trois chambres.

« C'est notre nouvelle maison », me dit ma mère, ravie de mon émerveillement.

C'est si grand, si lumineux, si propre, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Boubaker a déjà récupéré la plus grande chambre, celle qui donne sur le balcon, je me